

Les "Fôles" : contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

Autor(en): **Rossat, Arthur**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires**

Band (Jahr): **17 (1913)**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-111524>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les « Fôles »,

Contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

par ARTHUR ROSSAT (Bâle)

(Suite)

XVIII. lõ byõ-l-õjē.²³⁶)

L'oiseau bleu.

(Patois de Miécourt.)

1. ẽ y' ẽvẽ ẽn fwã ĩ pũer ãn kə
fzẽ dẽ djõl, ĩ mẽtĩə kə lẽxẽ sũn-ãn
mõřĩ d' fẽ dẽ sĩ tã ĩ.

ẽ rvəñẽ d' lẽ fwār d' põrẽtrũ.
(sõsĩ s'ã ẽn fõl vrẽ: mẽ mĩmĩ, kə m'
l'ẽ rẽkõtẽ, ãn-ẽtẽ xũr.) mẽ ẽ n'ẽvẽ
rã vãdũ.

ẽ vñẽ sə rpõzẽ dẽ lõ ptxũ d' lẽ
mõxnĩər, lẽvũ ã dyẽ k' lẽ djnãtx ẽvĩ
yõť sẽbẽ ẽ yĩ fzĩ yõ bõñã.

ẽ pũərẽ ẽ pœ ẽ s' lãmãtẽ.

2. vwãli tõ dĩ kõ k'ẽ yĩ vñẽ ĩ
vẽyø ãn k' yĩ dyẽ:

— bõť ĩn- õjẽ dẽ tẽ djõl! tə l'
vœ bĩ vãdr.

— ĩ n'ãn-ẽ p' ẽ pœ ĩ n'ã sẽřõ
ẽtrẽpẽ!

— ẽtã ĩ põ!

l' veyø ãn xõtrẽ: ĩ bẽ byõ-l-õjẽ
ẽbõrdẽ; ẽ l'ẽtrẽp ẽ pœ l' bõťẽ dẽ lẽ
djõl dĩ pũer mälẽyərũ, ã yĩ dyẽ:

— txẽ t' ẽřẽ fãť d' ãtxə, t' n'ẽřẽ
rã k'ẽ dĩr: « õjẽ byõ²³⁸), fẽ tõ sẽrvĩs! »

1. Il y avait une fois un pauvre
homme qui faisait des cages, un mé-
tier qui laissait son homme mourir
de faim dans ce temps-là.

Il revenait de la foire de Porren-
truy. (Ceci c'est une fôle vraie; ma
grand'mère, qui me l'a racontée, en
était sûre.) Mais il n'avait rien vendu.

Il vint se reposer dans le trou
de la Môchnire, là où on disait que
les sorcières avaient leur sabbat et y
faisaient leurs beignets.

Il pleurait et puis il se lamentait.

2. Voici tout d'un coup qu'il y
vint un vieil homme qui lui dit:

— Mets un oiseau dans ta cage!
Tu le veux bien vendre.

— Je n'en ai pas et puis je n'en
saurais attraper!

— Attends un peu!

Le vieil homme siffla; un bel
oiseau bleu aborda; il l'attrape et
puis le mit dans la cage du pauvre
malheureux en lui disant:

— Quand tu auras besoin de quel-
que chose, tu n'auras rien qu'à dire:

²³⁶) Cet *l* épenthétique s'explique par l'analogie avec *ĩ bẽl-õjẽ* = *un bel oiseau*, d'où le patois a formé: *ĩ gro-l-õjẽ* (litt. un *gros-l-oiseau*), *ĩ ptẽ-l-õjẽ*, *ĩ byõ-l-õjẽ*, etc. — ²³⁷) Près de Miécourt, il y a le *bõ d'lẽ mõxnĩər* = *le bois de la Môchenire*. — ²³⁸) Cette forme *õjẽ byõ* est française. Dans nos fôles, qui sont en général traduites du français, tous les vocatifs ou interjections conservent leur forme originale, et parfois ne sont même pas traduites en patois (Cf. *Jean de l'Ours* N° VII, 14).

mē tχē ě t'ĕrĕ sĕrvĭ tĕ sĕ k' tē vĕrĕ,
tē n'rĕbyerĕ djmĕ d' yĭ dir: « sĕt
ĕspōtĭ²³⁹) ĭ t' rmĕxiē! »

3. tĕt-ĕxtō, lĕ pŭar ān k' ĕvĕ fĕ,
dyĕ: « byō-l-ōjĕ, fĕ tĕ sĕrvĭs! »

xtō dĭ, xtō ĕn tāl txĕrdjĭō fĕ dvĕ
lŭ. tχē ĕl ĕ mĕdjĭō l' būlĭ, ĕ dyĕ:
« mĕrsĭ, sĕt-ĕspōtĭ! » ĕprĕ lĕ rĕtĭ: « ō!
mĕrsĭ bĭ, sĕt-ĕspōtĭ! » ĕprĕ lĕ dĕsĕr:
« ō! mĭl kō mĕrsĭ, sĕt-ĕspōtĭ! »

4. ĕprĕ d'sŏlĭ nŏtr ān s' bĕtĕ ā
rŭt pĕ lĕ fwār dē dlĕmō.

tχē ĕ fĕ ĕrĭvĕ ĕ bŏrñō, ĕ trĕvĕ
tĕ lē vlĕdjō sã dō dxŭ²⁴⁰): lĕ djã
rĭtĭ, vĕtĭ ā dŭmwan; s'ĕtĕ ĕn rŭd
ĕfĕr!

ĕ dmĕdĕ sē s'ĕtĕ krĕbĭ²⁴¹) lĕ
bnĕsō²⁴²). ĕn fãn yĭ rĕpĕjĕ s'ĕ n'
sĕvĕ p' k' s'ĕtĕ lĕ fĕt d' lĕ fĕyō dē
mĕ: ²⁴³) lĕ pŭ bĕl dĕ fĕyō vlĕ ĕtr

« Oiseau bleu, fais ton service! » Mais
quand il t'aura servi tout ce que tu
voudras, tu n'oublieras jamais de lui
dire : « Saint - Espontin, je te re-
mercie! »

3. Tout aussitôt, le pauvre homme
qui avait faim, dit : « Oiseau bleu,
fais ton service! »

Sitôt dit, sitôt une table chargée
fut devant lui. Quand il eut mangé
le bouilli, il dit : « Merci, Saint-Espon-
tin! » Après le rôti : « Oh! merci bien,
Saint-Espontin! » Après le dessert :
« Oh! mille (coups) fois merci, Saint-
Espontin! »

4. Après (de) cela, notre homme
se mit en route pour la foire de
Delémont.

Quand il fut arrivé à Bourrignon,
il trouva tout le village sens dessus-
dessous : les gens couraient, vêtus en
dimanche; c'était une rude affaire!

Il demanda si c'était peut-être la
fête patronale. Une femme lui ré-
pondit s'il ne savait pas que c'était
la fête de la Fille de Mai : la plus

²³⁹) On chercherait en vain ce saint *Espon-tin* dans le calendrier; c'est un nom inventé; mais je ne saurais dire s'il a une signification quelconque ou s'il fait allusion à un personnage ou à une chose que les syllabes de ce nom devraient rappeler. — ²⁴⁰) Littéralement : *sens dessous dessus*. Cette expression patoise confirme l'explication de Littré : *sens* (sã) *dessus dessous* ou *c'en* (s'ã); le mot *sans* = sē. — ²⁴¹) Le mot *krĕbĭ*, litt. : *je crois bien*, s'emploie dans le sens de *peut-être* (Cf. *Arch. VII* p. 10, N° 38). — ²⁴²) Les *bnĕsō* sont la *fête de dédicace*, ou bien la *fête patronale*; comme la *bĕnichon* fribourgeoise. Elles se célèbrent à des époques très diverses, mais dans bien des localités du Jura, surtout dans la Vallée de Delémont, la fête tombe sur le deuxième dimanche de novembre et se confond avec la St-Martin. Voilà pourquoi les gâteaux faits ce jour-là s'appellent indifféremment *gâteaux de bnĕsō* ou *gâteaux de St-Martin*. — ²⁴³) On sait qu'autrefois on a célébré un peu partout des *fêtes de mai*, dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nos jours. Pour ne parler que du Jura catholique, il n'y a pas bien longtemps que les enfants allaient encore chanter le *pitχĕ-mĕ* (*Arch. III*, p. 275 sq. — Cf. *C. Bauquier. Mois Fche-Comté*, p. 61 sq.). Je signalerai ici les articles de *M. W. Robert* : *Arch. I* p. 229, et *F. Chabloz* : *La Fête de Mai*, *Arch. II* p. 14. — Relativement à la *Fille de Mai de Bourrignon*, il a paru *Arch. II*, p. 99 sq. un article de *M. A. Daucourt*, sur lequel il vaut mieux ne pas insister. Je tiens cependant

vēti ā byā ē pœ prōmnē ā pwēxēsyo²⁴⁴)
pē lō vlēdjə; mē ē n' trōvī piā p' īn-
ēyō k' yī ālōx; s'ā pō sōlī k' lē fān
ritī tā.

5. nōtr ān s' mūzē: « l'ōjē pōrē
yō fēr servīs. »

ēxtō ē dyē: « ōjē byō, fē tō
sērvīs! » ē vwālī k' lē fēyā dā mē
fōē pū bēl k' ēn rēn. djmē ā n'ān-
ēvē ākō vū ēn xə bī vētī dā lē piā
ā lē tēt.

tō lē djā lə rmēxyēn, ē pœ ē s'ān-
ālē.

6. mē ē s' trōpē dā txmī: ā yūā
d'ērīvē ē dlēmō, ēl-ērīvē ē fārāt²⁴⁵).

tō drwā l' djūn kōt d' fārāt
prānē fān xī djōli. mē sē djūn fān
n' trōvē p' ē s'vētī: tχē ēl-ēvē ī
kwētālā, ēl n'ēvē p' d'ēyō; tχē ēl-
ēvē sē txās, s'ētē sō būrā k' mākē!
s'ētē ēn rūd ēfēr pē sī txētē.

7. nōtr ān s' mūzē: « ēd yō! ptē
byō-l-ōjē, fē tō sērvīs! »

ēxtō tō ālē bī.

mē lē djūn fyēsīā fōē bī pū bēl
k' lə djūn kōt k' ētē kmā ī sūyō ā
lō d'lēā²⁴⁶).

l'byō-l-ōjē dōxē fēr ēxbī sō sērvīs
pō lō kōt, k' fōē vētī xū l' kō²⁴⁷) ā
vlō ē ā dātēl.

belle des filles voulait être vêtue en
blanc et promenée en procession par
le village; mais ils ne trouvaient
(seulement) pas un vêtement qui lui
allât; c'est pour cela que les femmes
courageaient tant.

5. Notre homme (se) pensa: « L'oi-
seau pourrait leur faire service. »

Aussitôt il dit: « Oiseau bleu, fais
ton service! » Et voici que la fille
de mai fut plus belle qu'une reine.
Jamais on n'en avait encore vu une
si bien vêtue (depuis les) des pieds
à la tête.

Tous les gens le remercièrent et
puis il s'en alla.

6. Mais il se trompa de chemin:
au lieu d'arriver à Delémont, il arriva
à Ferrette.

Tout droit le jeune comte de
Ferrette prenait femme si joli[e].
Mais sa jeune femme ne trouvait pas
à s'habiller: quand elle avait un cor-
selet, elle n'avait pas de vêtements;
quand elle avait ses bas, c'était son
justaucorps qui manquait! C'était une
rude affaire (par) dans ce château.

7. Notre homme (se) pensa: « Aide-
leur! Petit oiseau bleu, fais ton ser-
vice! » Aussitôt tout alla bien.

Mais la jeune fiancée fut bien
plus belle que le jeune comte qui
était comme un souillon près d'elle.

L'oiseau bleu dut faire aussi son
service pour le comte, qui fut vêtu
sur le coup en velours et en den-
telles.

à dire que tous ces prétendus renseignements où l'on nous montre, p. ex.,
les jeunes filles de Bonfol, de Dampfreux, etc. « chantant leur hymne à
Herta en passant devant la Fille de Mai », ces renseignements publiés déjà
par *Quiquerez*, n'ont aucune valeur quelconque, ont été inventés de toutes
pièces, et ne sont — qu'on me pardonne l'expression — que pure *fumisterie*.

²⁴⁴) Le vâdais dit: *pōrsēsyo*, l'ajoulot: *pwēxēsyo* = *procession*. — ²⁴⁵)
Ferrette (Pfirt), en Alsace, avait autrefois des relations suivies avec le Jura;
on y allait beaucoup de Miécourt et d'Ajoie. — ²⁴⁶) J'ai déjà relevé cette
expression: *au long de* = *à côté de*. (Cf. ci-dessous XIX. 1.) — ²⁴⁷) Remar-
quez l'expression *xū l' kō* = *sur le coup, sur le champ*.

ël ëvîtën ã lë nãš nõtr òjlïã ²⁴⁸⁾ pǒ
lǒ rmëxyë d' së bõ sërvis.

8. ëprë lǒ dënë ë s'ã vlë ãlë, tχë
lǒ kǒt l'ëratë ë pœ yï dmëdë ë ëtxtë
sõn-òjë. më ë n' vlë p' lã vãdr.

lǒ kǒt yï òfrë tǒ së bï ë tǒ së
sü. ë s' bǒtë ë müzë, ë pœ ë yï dyë:

— ï vwãrë; y vërë vǒ bëyïã më
rëpõs ãtr djǒ ë nõ.

nõtr òjlïã fœ mãlï; ël ãtrë dë lǒ
bǒ:

« òjë byǒ, fë tǒ sërvis! »

vwãlï k'ël œ tǒ kǒtã ïn-ãtr byǒ-
l-òjë. ë bǒtë l'òjë ãdjønãtxï dë sǒ
swë ²⁴⁹⁾, ë pœ lǒ nõ dë lë djǒl, ë pœ
s'ãn-ãlë vã lǒ kǒt yï ðir k'ël ëtë bï
d'ëkũã, më k'ë yï dvë ãkǒ bëyïã së
fãn ëvǒ.

9. tǒ përmïã ²⁵⁰⁾ lǒ kǒt nã vlë p';
më ë s' müzë:

— xtǒ k' t' ërë l'òjë pǒ twã, tã
lë vœ rpãr!

ë tχüddë bï ðir: « byǒ-l-òjë, fë tǒ
sërvis! » më lë fãn s'ãn-ãlë vǒ l'òjlïã
së sã rvïrïã.

lǒ kǒt ë fœ xã txëgrïnë k' ë mǒrë
dë lë nõ.

ë rvññen lë dü pǒ äbïtë lǒ txëtë;
ël œn brãmã d' lë fũãtxïn ë fœn
hïñëyörü.

vwãlï l'ixtwãr ðï byǒ-l-òjë, k'ãn-
ëpäl ëxbï l'ixtwãr dã l'ãn k'ëvë vãdï
së fãn pǒ ïn-òjë.

Ils invitèrent à la noce notre *oiselier*
pour le remercier de ses bons services.

8. Après le diner, il s'en voulait
aller, quand le comte l'arrêta et (puis)
lui demanda à acheter son oiseau.
Mais il ne voulut pas le vendre.

Le comte lui offrit tous ses biens
et tous ses sous. Il se mit à réflé-
chir et puis il lui dit:

— Je verrai; je viendrai vous
donner ma réponse entre jour et nuit.

Notre oiselier fut malin; il entra
dans le bois:

« Oiseau bleu, fais ton service! »

Voici qu'il eut tout de suite un
autre oiseau bleu. Il mit l'oiseau (en-
sorcelé) magique dans son sein et
puis le nouveau dans la cage, et puis
s'en alla vers le comte pour lui dire
qu'il était bien d'accord, mais qu'il lui
devait encore donner sa femme avec.

9. Tout d'abord le comte ne vou-
lait pas; mais il (se) pensa:

— Sitôt que tu auras l'oiseau
pour toi, tu la veux reprendre!

Il crut bien dire: « Oiseau bleu,
fais ton service! » Mais la femme s'en
alla avec l'oiselier sans se retourner.

Le comte en fut si chagriné qu'il
mourut dans la nuit.

Ils revinrent les deux pour habi-
ter le château; ils eurent beaucoup
de (la) fortune et furent bien heureux.

Voilà l'histoire de l'oiseau bleu,
qu'on appelle aussi l'histoire de
l'homme qui avait vendu sa femme
pour un oiseau.

(M^{me} Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

²⁴⁸⁾ Bien faire attention à ce mot l'òjãlïã = l'oiselier, celui qui a, qui possède un oiseau; il n'est pas pris ici dans le sens de l'oiseleur = celui qui va à la chasse aux oiseaux, bien que le patois, dans ce second sens, dise aussi l'òjãlïã. — ²⁴⁹⁾ C'est le mot dérivé régulièrement de *sinu* = *swë*; mais bien qu'il soit donné dans *Guélat* et *Biétry*, il n'est pas très usité dans le langage populaire, et seulement dans le sens particulier qu'il a ici. On ne dira jamais: *bëyïã l'swë ãn-ãn-ãfë* = donner le sein à un enfant, mais bien: *bëyïã lë tχitχã*, *bëyïã ë tãsiã* (donner à téter); ou bien alors on emploie le mot français: *bëyïã l'sein*. — ²⁵⁰⁾ Littéralement: *tout premier* = *tout d'abord*.

XIX. lə fəl də djã küən-tχũ.

1. prē dī txētē d'ī rwă s' trõvê lə mājō d'ī fērmīə k' ɛvê ɛn rõt d'ăfê. ā dyê k' ɛ n' sərī p' tō ălê dē ɛn bən d' txərbõniə; sōlī vœ dīr k' s'ētē ī pūər ān ā lō d' tō²⁵¹) sē gūərdjät ɛ nõrī.

2. ī djõ lə bñə dī pūər fērmīə pēsê lə bër d' lə pētūr, ɛ s'ān-ălê sə rpētr dē lə prē ā rwă.

sī rwă k' ɛtē ī rānəvā,²⁵²) fzê ɛ tχũê lə bñə. s'ētē ɛn rūd ɛfēr pō sī pūər mēnēdjə: lə fān pūrē, lēz-ăfê pūrī; mē lə pēr s'ɛvizê²⁵³).

ɛl ɛkõrtxê lə bêt, yī lēxê lə têt ɛvō lēz-əkūən, bēyê ɛ mēdjīə lə txiə ā sēz-ăfê, pœ s'ān-ălê kōtr lə vël vādr sê pē.

3. ɛ pēsê fērm ā vlēdjə, sē trõvê ɛ lə vādr.

lə swă vñê; ɛl ɛtē sōl, ɛ s' kũtxê dē ī bō, dō ī grō sēpī.

tō d'ī kō ɛ vwăyê ɛn χērās; ɛ s' yõv: s'ētē ɛn rõt d' voleurs k' ɛvī fē ī fñə pō kōtē yō sũ, yõt bũtī vũlê.

4. ɛ mōtê xũ ĩn-ēbr pō mœ vūər. tō d'ī kō sê pē txwăyê ā bē mwătă d' tō sī bũtī.

lə voleurs ɛpēvũrīə s'ā rītēn ā rālê: « sāvā nõ! s'ā l' dyel k' nõ vī pār! »

ɛ lēxēn tō ɛ pœ s'ăfūr. ũ pøjê²⁵⁴) sē txās, l'ātr sê kăp, ĩn-ātr sē tχũlăt.

La Fôle de Jean Corne-Cul.^{a)}

(Patois de Miécourt.)

1. Près du château d'un roi se trouvait la maison d'un fermier qui avait une bande d'enfants. On disait qu'ils ne seraient pas tous allés dans la benne d'un charbonnier; ça veut dire que c'était un pauvre homme à côté de toutes ces petites bouches à nourrir.

2. Un jour le bœuf du pauvre fermier passa la clôture de la pâture, et s'en alla se repaître dans le pré (au) du roi.

Ce roi qui était un vaurien fit (à) tuer le bœuf. C'était une rude affaire pour ce pauvre ménage: la femme pleurait, les enfants pleuraient; mais le père (s'avisa) eut une bonne idée.

Il écorcha la bête, lui laissa la tête avec les cornes, donna à manger la chair à ses enfants, puis s'en alla contre la ville vendre sa peau.

3. Il passa ferme au village, sans trouver à la vendre.

Le soir vint; il se coucha dans un bois, sous un gros sapin.

Tout d'un coup il vit une clarté; il se lève: c'était une troupe de voleurs qui avaient fait du feu pour compter leurs sous, leur butin volé.

4. Il monta sur un arbre pour mieux voir. Tout d'un coup sa peau tomba au beau milieu de tout ce butin.

Les voleurs effrayés s'en coururent en criant: « Sauvons-nous! C'est le diable qui nous vient prendre! »

Ils laissèrent tout pour s'enfuir. Un perdait ses chausses, l'autre sa cape, un autre ses culottes.

a) Comparez: JEGERLEHNER, Sagen und Märchen aus dem Oberwallis 2, 135; COSQUIN, Contes pop. de Lorraine 1, 108 N° 10 et 1, 223 N° 20; G. BUNDI, Aus dem Engadin (Bern 1913), 48 ff. 34 ff.

²⁵¹) Cf. ci-dessus, note 246. — ²⁵²) Litt. un rien-ne-vaut = vaurien. —

²⁵³) Le verbe pronominal s'ɛvizê = s'aviser, sans autre complément, a le sens de: avoir une idée, une bonne idée. Le subst. ɛn ɛvizê = une idée, litt. une avisée. Cf. Arch. V, p. 14, N° 86, note 1. ɛ m'vī ɛn ɛvizê = il me vint une idée. —

²⁵⁴) Le verbe p̄adr qui a d'habitude les formes ĩ p̄rjê (je perdais) et y'ê p̄rjũ (j'ai perdu), fait ĩ p̄jê, y'ê p̄jũ dans la Baroche (Basse-Ajoie) (Cf. XX, 4, 5).

mê grã-mēr k' m'ê rkõtê sêt-ix-twar, dyê k'ê rītī êkō ādjđđ, pisk'ã n' lēz-ō djmê rvũ.

5. djã kũen-tχũ rēmēsê tō sī bũtī. êl êvê pyê sê bāgāt d' lūyō d'ũã ā s'ã rālê.

ā yũã d'ī bũã, êl ān-œ dũ; sēz-āfê ê pœ sê fãn êtī bī vêtī; êl êvī rōtī-bōlī²⁵⁵) tō lē djō.

lō rwã vñê tō djālũ d' tē d' bī. ê yī dyê:

— k' ās ê dīr, djã kũen-tχũ, k' tē mītnē tō pyê d' sũ?

— y'ê vādũ mē pē ên bāt̄z²⁵⁶) lō pwã. mītnē ī sœ bī, ī sœ prũ rêt̄x!

6. lō rwã xũ sōlī s'ãn-ālê; ê fzê tō ê tχũê sē bũã, ê pœ êl' āvīã sē valã pō vādr lē pē.

êprê tχīz djō, ê rvññen tō l'ũ êprê l'ātr sē êvwa rã vādũ. lō rwã lē fzê ê bêt̄r kōm xmēl, x' bī k'ê y' ān-œ ũ k' fœ tχũê tō rwã.

tō grēñ ê ā kōlēr, lō rwã s'ã vñê vã djã kũen-tχũ, ā dyê:

— êtã t' vūer, bōgrø d' t̄xī d' pũã, k' ī t' vœ bī mōtrê ê t' dīx fōtr dē djã, k' yê mītnē tχũê ī d' mē valã!

7. tχê ê l' vwāyēn êrivē,²⁵⁷) djã kũen'tχũ dyê ā sê fãn:

— ī t' vœ fōtr ên êfēsīã; tō t' lēxrê txwã ê tō frê lē mũã²⁵⁸). tō dāvīzrê lō rêt̄x.

Ma grand'mère qui m'a raconté cette histoire, disait qu'ils couraient encore aujourd'hui, puisqu'on ne les a jamais revus.

5. Jean Corne-Cul ramassa tout ce butin. Il avait plein sa poche de louis d'or en s'en (r)allant.

Au lieu d'un bœuf, il en eut deux; ses enfants et puis sa femme étaient bien vêtus; ils avaient rôti-bouilli tous les jours.

Le roi [de]vint tout jaloux de tant de bien. Il lui dit:

— Qu'est-ce à dire, Jean Corne-Cul, que tu es maintenant tout plein de sous?

— J'ai vendu ma peau un batz le poil. Maintenant je suis bien, je suis assez riche!

6. Le roi, sur cela, fit tous (à) tuer ses bœufs, et puis il envoya ses valets pour vendre les peaux.

Après quinze jours, ils revinrent tous l'un après l'autre, sans avoir rien vendu. Le roi les fit (à) battre comme semelle, si bien qu'il y en eut un qui fut tué tout raide.

Tout fâché et en colère, le roi s'en vint vers Jean Corne-Cul en disant:

— Attends (-te voir), bougre de chien de porc, (que) je te veux bien montrer de te foutre ainsi des gens, que j'ai maintenant tué un de mes valets!

7. Quand ils le virent arriver, Jean Corne-Cul dit à sa femme:

— Je te veux flanquer une mor-nifle; tu te laisseras tomber et tu feras la morte. Tu devineras le reste.

²⁵⁵) Avoir du rōtī-bōlī (litt. du rōtī-bouilli) signifie: avoir à profusion toutes sortes de bonnes choses, tout ce qu'on peut imaginer de meilleur, de plus fin et de plus délicat. — ²⁵⁶) En patois le mot batz est toujours féminin. — ²⁵⁷) Remarquer la construction: Quand ils le virent arriver, Jean C. dit. — ²⁵⁸) Cette façon de parler fêr lē mũã est particulière à l'Ajoie qui n'a qu'une forme pour ces deux genres: êl ā mũã = il est mort; stō fãn ā mũã = cette femme est morte. Le Vadais dit: êl ā mōrī, i ā mōrī = il est mort, elle est morte. Cependant Paniers 126 a: i sœ stē k'ā mōrt. (Cf. Ms. B. 126: i seut cele qu'à moerte).

lõ rwã ätrẽ tχẽ djã kũan-tχũ, d'ĩ
kõ d' pwẽ, rãvãxẽ sẽ fãn.

— ẽ! x' mõn-ãm, tẽ l'ẽ tχũẽ!
t'ẽ xẽ ẽdrwã k' mwã; ĩ vĩ d' tχũẽ
ũ d' mẽ vãlã.

sẽ rã ãr, djã kũan-tχũ s'ã vñẽ
pãr ẽn kõnãt, ẽ põẽ ẽl ãlẽ vã sẽ fãn,
ẽ yĩ kõnẽ ã tχũ. ẽl se ryõvẽ tõ
d'ĩ kõ.

lõ rwã yĩ dyẽ tõ kõtã:

— vã-mẽ tẽ kõnãt.

— s' võ m'ã bẽyĩõ prũ, ẽl ã
võtr!

ẽ fzẽn mẽrtxĩõ.

8. lõ rwã, ãn-ẽrĩvẽ ã txẽtẽ, tχũdẽ
prũ kõnẽ ã tχũ d'ĩ vãlã; lõ vãlã
dmõrẽ mũõ, ẽ põẽ bĩ mũõ.

tχẽ lõ rwã vwãyẽ k'ẽl ẽtẽ ẽvũ
rõlẽ²⁵⁹) pẽ djã kũan-tχũ, ẽ dyẽ ã sẽ
vãlã d' l'ãlẽ pãr, d' l'ẽtẽtxĩõ dẽ ĩ sẽ
ẽ d' l'ãlẽ fõtr ã l'ẽtẽ.

sõ k'ẽ fzẽn. tχẽ ẽ fõen ẽrĩvẽ vã
l'ẽtẽ, lẽ vãlã rvõñẽn ãr ã rwã dõ
vnĩ vũõ kmã ẽl-lõ vlĩ nãyĩõ.

9. ²⁶⁰) d'ĩ tã d'sõli, djã kũan-tχũ
pũõrẽ dẽ sõ sẽ. ĩ xĩr dẽ ẽn bẽl
kãrõs²⁶¹) pẽsẽ.

— ẽ! k'ãs k'ẽ y'ẽ? k'ãs-tõ pũõr?

— ẽ! mõ pũõr ãn, lõ rwã m' võ
fẽr ẽ nãyĩõ, põ x' k' ĩ n' sẽ p' yẽr
ẽ põẽ ẽkrĩr!

s'ẽtẽ ĩ bõ nõtẽr d'ĩ vẽyõ tã. ẽl ẽ
pĩdĩõ, ẽ põẽ yĩ dyẽ:

— ĩ m' võ bõtẽ ã tẽ pyẽs; ĩ sẽ
yẽr ẽ põẽ ẽkrĩr.

xtõ d'ĩ, xtõ fẽ.

Le roi entra quand Jean Corne-
Cul, d'un coup de poing, renversa sa
femme.

— Eh! sur mon âme, tu l'as tuée!
Tu es [aus]si adroit que moi; je
viens de tuer un de mes valets.

Sans rien dire, Jean Corne-Cul
s'en vient prendre une corne(tte), et
puis il alla vers sa femme, et lui
cornâ au cul. Elle se releva tout d'un
coup.

Le roi lui dit tout de suite:

— Vends-moi ta corne.

— Si vous m'en donnez assez,
elle est vôtre!

Ils firent marché.

8. Le roi, en arrivant au château,
crut assez corner au cul du valet;
le valet demeura mort et puis bien
mort!

Quand le roi vit qu'il (était) avait
été roulé par Jean Corne-Cul, il dit
à ses valets de l'aller prendre, de
l'attacher dans un sac et de l'aller
f... lanquer dans l'étang.

Ce qu'ils firent. Quand ils furent
arrivés à l'étang, les valets revinrent
dire au roi de venir voir comment
ils le voulaient noyer.

9. Pendant ce temps, Jean Corne-
Cul pleurait dans son sac. Un mon-
sieur dans un beau carrosse passa.

— Eh! qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-
ce [que] tu pleures?

— Eh! mon pauvre homme, le
roi veut me faire (à) noyer, (pour)
parce que je ne sais pas lire et puis
écrire!

C'était un bon notaire du vieux
temps. Il eut pitié et puis il dit:

— Je me veux mettre à ta place;
je sais lire et puis écrire.

Sitôt dit, sitôt fait.

²⁵⁹) Le mot *rõlẽ* = rouler, est ici pris dans le sens familier de
tromper, duper. — ²⁶⁰) A partir d'ici, la fin de notre récit rappelle celle de
Jean-le-Fou (Cf. XI, § 9-12). — ²⁶¹) Le patois a conservé au mot *kãrõs* le
genre *fémnin* qu'il eut tout d'abord en français.

djã kũan-tχũ l'ētētχē dē lõ sē, mōtē ā vwātũr ē pœ s'ãn-älē d'ĩ bō trō ā l'õtã.

10. lõ rwã ē sē vālã rērivēn. lõ nõtē ð bēl-ē dir:

— ĩ sē yēr ē pœ ēkrĩr! nē m' fōt p' dē l'āv! ĩ vō dĩ k' ĩ sē yēr ē pœ ēkrĩr!...

ē l' txēpēn ēvã, sē sēvwã, ā pũ fō d' l'ētã.

11. kēk tã ēprē, lõ rwã s' prōmnē. ē vwãyē lēz äfē d' djã kũan-tχũ, bĩ vētĩ, k' txēĩ, k' s'ēmũzĩ, k' yōtxĩ²⁶²).

ē yō dyē: — vō pœt bĩ ētr xĩ djōvyã tχē vōt pēr ā mũã!

— pwã dē õ! dyē lõ pũ grō, nõt pēr n'ã p' mũã! älē pēã vũã dē nõt ētãl; ēl ētrēyã ĩ bē txvã, ē pœ k' nōz-ē ẽn bēl kãrœs!

lõ rwã fœ ēbãbĩ ätē k' djãlũ.

— k'ãs ē dir sōsĩ?

— *ma frique*,²⁶³ k' yĩ dyē djã kũan-tχũ, tχē ĩ sœ ērivē ā fō d' l'ētē, ĩ sœ vni dē ẽn bēl vēl. s'ētē lē fwãr; ãn-ētēxtē pō rã. y'ē ēvũ sĩ bē txvã ē pœ stō bēl kãrœs pō trã bätz!

— bōgr, dyē lõ rwã, ĩ yĩ v' älē. vĩ m' mwãnē ā l'ētē.

12. ā pēsē pē lõ txētē, ēl ēpøl dĩ vālã; ēl ēvē ävĩã d'ã rēmwanē bēkō.

lõ prēmĩã vālã sãt dē l'ētē; ē rvñē äxĩtō xũ l'āv ē s' dēvwēñē²⁶⁴).

djã kũan-tχũ dyē ā l'ãtr d' vīt älē, k'ē fzē sñĩ d' l'älē ēdĩã.

Jean Corne-Cul l'attacha dans le sac, monta en voiture et puis s'en alla d'un bon trot à la maison.

10. Le roi et ses valets rarrivèrent. Le notaire eut (bel à) beau dire:

— Je sais lire et puis écrire! Ne me f...ichez pas dans l'eau! Je vous dis que je sais lire et puis écrire!...

Ils le jetèrent en bas, sans savoir, au plus [pro]fond de l'étang.

11. Quelques temps après, le roi se promenait. Il vit les enfants de Jean Corne-Cul, bien vêtus, qui chantaient, qui s'amusaient, qui huchaient.

Il leur dit: — Vous pouvez bien être si joyeux quand votre père est mort!

— Parbleu oui! dit le plus grand, notre père n'est pas mort! Allez donc voir dans notre étable; il étrille un beau cheval et puis que nous avons un beau carrosse!

Le roi fut ébahi autant que jaloux.

— Qu'est-ce à dire cela?

— Ma foi, (que) lui dit Jean Corne-Cul, quand je suis arrivé au fond de l'étang, je suis venu dans une belle ville. C'était la foire. On achetait pour rien. J'ai eu ce beau cheval et ce beau carrosse pour trois batz!

— Bougre, dit le roi, j'y veux aller. Viens me mener à l'étang.

12. En passant par le château, il appelle deux valets; il avait envie d'en ramener beaucoup.

Le premier valet saute dans l'étang; il revint aussitôt sur l'eau et se débattait.

Jean Corne-Cul dit à l'autre de vite aller, qu'il faisait signe de l'aller aider.

²⁶²) Le verbe *yōtxĩã* a deux sens: 1° *fēr de yōtxĩrō* = *crier comme la chouette, hululer*. 2° *hucher, pousser des cris de joie élevés et prolongés, faire des « youlées »,* comme on dit en Suisse romande. — ²⁶³) Corruption euphémique de: *ma foi!* — ²⁶⁴) Le verbe *dēvwēñēã* = *se débattre, faire de grands mouvements de bras, faire des contorsions*. On dit aussi *dēfrãpē*, et on l'emploie, p. ex., pour désigner les mouvements désordonnés des épileptiques.

lõ skõ rvñě ęxbĩ xũ l'āv, fzẽ lẽ mēm mĩn.

— ę vř fā ālę, k' dyę djā kūen-tχũ ā rwā. ę s' n'ā sęrĩ tĩrĩe tõt pę yõ.

lõ rwā sātę ddē. ę y' ā ākõ, d' nõ djõ.

djā kūen-tχũ s'ā rvñě ā l'õtā; ę fõ bĩnęyərũ djõk ā sę mũe. vwālĩ lę pçēt fĩ d'ĩ rwā djālũ. mē djā kūen-tχũ ęvę ęvũ d' lę txēs d'ęvwā ęvũ põ pwęřē ĩ tõ mālĩ djnę kə y' ęvę lędyę tõ sę mālĩstę²⁶⁵).

Le second revint aussi sur l'eau, faisant les mêmes mines.

— Il vous faut aller, (que) dit Jean Corne-Cul au roi. Ils ne s'en sauraient tirer tout seuls.

Le roi sauta dedans. Il y est encore de nos jours.

Jean Corne-Cul s'en revint à la maison; il fut bien heureux jusqu'à sa mort. Voilà la vilaine fin d'un roi jaloux. Mais Jean Corne-Cul avait eu de la chance d'avoir eu pour parrain un sorcier tout malin qui lui avait légué toute sa malice.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XX. lę trā pwā d'ũe dĩ dyęl.

Les trois cheveux d'or du diable.^{a)}

(Patois de Miécourt.)

1. ĩ pũer mũnĩe vętxę dē l' tã d' djādĩ xũ ĩ pũer mlĩ ę vā. tχē ęl-čē sõ dõziēm āfē, ęn ęmĩe d' sę fān fõ māręn, ę pčē prødęxę ā mũnĩe k' sõ ptę fyõ męryęřę lę bęxāt ā rwā.

ā n' pęlę kə d' sõlĩ dē lə vlędjə, xə bĩ kə l' rwā ān õyę djāzē.

2. kõm ęl ęvę mętxę tχũer, ęl ālę txĩe l' mũnĩe ę yõ dmędđę yõt ptę, yõ²⁶⁶) prõmęxę d'ān-ęvwā tχõzē, d' bĩ l'ęyõtxĩe ę d' bĩ l'ĩxtrũr.

lę męř y bęyę ā pũerē.

xũ sõlĩ, lõ rwā lõ prñę, lõ bõtę dē ęn bwęř, ę lõ txępę dē ęn ęrvĩer. ę dũe²⁶⁷) ũr də lwē, lę bwęř fõ

1. Un pauvre meunier vivait dans le temps de jadis sur un pauvre moulin à vent. Quand il eut son deuxième enfant, une amie de sa femme fut marraine et puis prędit au meunier que son filleul épouserait la fille (au) du roi.

On ne parlait que de cela dans le village, si bien que le roi en ouĩt parler.

2. Comme il avait męchant cęur, il alla chez le meunier et leur demanda leur petit, leur promettant d'en avoir soin, de bien l'ęlever et de bien l'instruire.

La męre (y) le lui donna en pleurant.

Sur cela, le roi le prit, le mit dans une boĩte, et le jeta dans une rivięre.

A deux heures de loin, la boĩte

a) Comparez: J. JEGERLEHNER, Sagen aus dem Unterwallis 81 N^o 17; 133 N^o 29; Sagen und Mārchen aus dem Oberwallis 62 N^o 79 et note.

²⁶⁵) Littęralement: *ses malicetęs*. On dit aussi *lę mālĩs*. — ²⁶⁶) Remarquer la syllepse: il alla chez *le meunier* et *leur* promit... — ²⁶⁷) Le mot *dũ* = *duo* a la forme fęminine *dũe* (*duas*): *dũ djõ*, *dũe snęn*. Ici on ne fait pas de liaison: *dũez-ũr*, mais on dit: *dũe ũr*.

ĕrāt²⁶⁸) ān-ĕn-ĕχĭj. lĕ sĕdyĕ²⁶⁹) prĕñĕ lĕ bwĕt, l'ĕvrĕ ĕ pĕ ĕl ĕpĕtxĕ tĕ kĕtā lĕ ptĕ būābā ā sĕ fān, k' fĕ bīnĕyārūz d' l'ĕyĕtxiā.

3. bī lĕtā ĕprĕ, ĭ djĕ k'ĕ pyĕvĕ, lĕ rwā ātrĕ txiā sĕ djā ĕ yĕ dmĕdĕ sĕ s'ĕtĕ yĕt būāb k' sī bĕ djūān ān.

lĕ sĕdyĕ yī dyĕ k' nyā ĕ kmā k' ĕl l'ĕvĕ trĕvĕ.

tĕ kĕtā lĕ rwā mūzĕ k' s'ĕtĕ l'āfĕ k'ĕl ĕvĕ txĕpĕ dĕ l'ĕrvīr.

ĕ yĕ dmĕdĕ pĕ vūā s'ĕ n' vĕrĕ p' k'ĕl ālĕx fĕr ĕn kĕmīsyō ā lĕ rĕn, yī pĕtxĕ ĕn lātr.

4. lĕ būāb s'ān-ālĕ, mĕ ĕ s' pĕdjĕ²⁷⁰) dĕ ĭ bĕ. tĕ d'ī kĕ, vwālī k'ĕ vwāyĕ ĕn ptĕt txĕdĕl ā lwĕ.

ĕ s'ā vĕ kĕtr stĕ txĕdlāt. tχĕ ĕl ĕrivĕ, s'ĕtĕ ĕn kāvĕrn.

ĕ kākĕ ā lĕ pūātx: ĕn bwĕn vĕyā fān yī ĕvrĕ, mĕ ĕl yī dyĕ:

— t' vī bī mā! t' ĕ txwā dĕ ĕn mājō d' voleurs!²⁷¹).

— s' n'ā rā, ĭ n' sĕrĕ ālĕ pū lwĕ, ĭ sĕ xī sĕ!²⁷²)

fut arrêtée à une écluse. Le scieur prit la boîte, l'ouvrit, et puis il apporta tout de suite le petit enfant à sa femme, qui fut bien heureuse de l'élever.

3. Bien longtemps après, un jour qu'il pleuvait, le roi entra chez ces gens et leur demanda si c'était leur enfant que ce beau jeune homme.

Le scieur lui dit que non et comment (qu') il l'avait trouvé.

Tout de suite le roi pensa que c'était l'enfant qu'il avait jeté dans la rivière.

Il leur demanda (pour voir) s'ils ne voudraient pas qu'il allât faire une commission à la reine, lui porter une lettre.

4. Le garçon s'en alla, mais il se perdit dans un bois. Tout d'un coup, voici qu'il vit une petite chandelle au loin.

Il s'en va contre cette chandelle. Quand il arriva, c'était une caverne.

Il frappa à la porte: une bonne vieille femme lui ouvrit, mais elle lui dit:

— Tu viens bien mal! Tu es tombé dans une maison de voleurs!

— Ce n'est rien, je ne saurais aller plus loin, je suis si fatigué!

²⁶⁸) Littéralement: *arrête*; pour ce mot, comme pour beaucoup d'autres, le patois a deux formes; l'une, l'*adjectif*: ĕrāt, gōxā, kĕt (*dmūrĕ, kĕt* = être pris, être arrêté) et l'autre, le *participe*: ĕrātĕ, gōxĕ, kĕtĕ. — ²⁶⁹) Le patois vâdais a le mot: *savūrĕ* = scier; lĕ sĕvūr = la scie; mais on ne dit pas l' *sĕvūrĭ*; on dit: l' *rĕsĭ* = le scieur. Le verbe *rĕsĭā, lĕ rĕs*, s'emploie dans l'Ajoie, qui dit aussi: *syĕ, lĕ sĭā*, mais l' *sĕdyĕ* = scieur. Ce mot est inusité dans le Vâdais. — ²⁷⁰) Cf. Note 254 ci-dessus; le Vâdais dit: ĕ s' *pĕrjĕ*. — ²⁷¹) Dans tous nos contes, on emploie le mot frĕ *voleur* au lieu du patois lĕr (*latro*) ou lĕrĕ (*latronem*), pour désigner une *bande organisée*, avec un chef: nouvelle preuve que ce sont des traductions et non des récits originaux. — ²⁷²) Le latin *satulu* a donné *sĕ*, fĕm. *sĕl* = fatigué. Cette forme *sĕ*, qu'on retrouve *Pan. 3* (*i seu che sĕ dés daimes*), a été peu à peu remplacée par le fĕm. *sĕl* qu'on emploie pour les 2 genres. (Cf. fĕle IV, 1, 2, 3, X, 3, 4, etc.) *Biĕtrix* ne donne que *sĕl*, *Guĕlat* a les deux formes: *sĕ* et *sĕl*. De nos jours donc *sĕ* est vieilli et a cédé le pas à *sĕl*. (Cf. XXI, 1).

ĕ pœ ĕ s' kutxĕ ăn-ĩ kār²⁷³).

5. lĕ vŏlœr œrvăñĕn ĕ pœ s'ăgrĕ-
ñĕn vŏ lĕ vĕyă k' ĕvĕ lĕxĭă ătrĕ st'
ĕtrĕdjĭă. mĕ tχĕ ĕl yŏz-ĕsplĭkĕ kŏm
ĕl-ĕtĕ pŏdjŭ ĕ k'ĕ pŏtxĕ ĕn lătr ă lĕ
rĕn, lŏ xĕf nă dyĕ pŭ ră.

ĕl ŏvrĕ lĕ lătr, ĕ pœ vwăyĕ kă
l' rwă dyĕ ă lĕ rĕn d' lŏ fĕr ĕ tχŭĕ
tŏ kŏtă ĕ pœ d' l' ătĕrĕ dvĕ k'ĕ
rătrœx.

tχĕ lŏ xĕf vwăyĕ sŏlĭ, ĕl ĕkryĕ
ĕn-ătr lătr kă dyĕ ă lĕ rĕn d' mĕryĕ
tŏ kŏtă sĭ bĕ djŭăn bŭăb dĕvŏ sĕ
bĕxăt. — sŏ k' fœ fĕ.

6. tχĕ lŏ rwă ĕrivĕ, ĕ n' sĕvĕ
kŏpăr sŏlĭ, ĕ sŏ djĭdră nă vlĕ p' l'ĩx-
trŭr d' sŏ k' s'ĕtĕ pĕsĕ.

— s'ă bŏ, dyĕ lŏ rwă, mĭtnĕ ă
n'ĩ sĕrĕ pŭ ră txĕdjĭă; mĕ ĭ tŏ đĭrĕ
tŏ pĕrĭă ĭ mŏ. s' tŏ vœ dmŏrĕ ĕvŏ
nŏ, tŏ m'ădrĕ tχĕrĭ lĕ tră pwă d'ŭă
đĭ dyĕl! sĕ sĕ pwă, t' n'ĕ p' făt đă
rvănĭ!

ĕ yĭ rĕpŏjĕ: — lŏ dyĕl nă m' fĕ
p' ĕ păvŭ! ĕ pœ ĕ pĕtxĕ.

7. ĕl ĕrivĕ ăn-ĕn vĕl, lĕvŭ ĕl ŏyĕ
pĕlĕ k'ăn-ŏfrĕ đŭ sĕ d' lŏyă d'ŭă ă
stŭ k' pŏrĕ trŏvĕ pŏkwă ĭ bŏne²⁷⁴)
n' bĕyĕ pŭ d' vĭ, pĭă p' d'ăv.

ĕ rĕpŏjĕ: — ĭ vŏ l' đĭrĕ ă rvăñĕ.

ĕ vĕ pŭ lwĕ; ĕl ĕrivĕ đĕ ĕn-ătr
vĕl, lĕvŭ ă yĭ dyŏ k'ă bĕyĕrĕ ĭn-ĕn
tŏ txĕrdjĭă d'ŭă ă stŭ k' pŏrĕ trŏvĕ
pŏkwă ĭn-ĕbr k' pŏtxĕ đĕ păm d'ŭă
n' bĕyĕ pŭ d' frŭ.

Et puis il se coucha en un coin.

5. Les voleurs arrivèrent et puis
s'engrinchèrent avec la vieille qui
avait laissé entrer cet étranger. Mais
quand elle leur expliqua comme il
était perdu et qu'il portait une lettre
à la reine, le chef ne dit plus rien.

Il ouvrit la lettre et puis vit que
le roi disait à la reine de le faire
(à) tuer tout de suite et puis de l'en-
terrer (devant) avant qu'il rentrât.

Quand le chef vit cela, il écrivit
une autre lettre qui disait à la reine
de marier tout de suite ce beau jeune
homme avec sa fille. — Ce qui fut
fait.

6. Quand le roi arriva, il ne savait
comprendre cela, et son gendre ne
voulait pas l'instruire de ce qui s'était
passé.

— C'est bon, dit le roi, main-
tenant on n'y saurait plus rien chan-
ger; mais je te dirai cependant un
mot: si tu veux demeurer avec nous,
tu m'iras quérir les trois cheveux d'or
du diable! Sans ces cheveux tu n'as
pas besoin de revenir!

Il lui répondit: — Le diable ne
me fait pas (à) peur! Et puis il
partit.

7. Il arriva en une ville, où il
ouït parler qu'on offrait deux sacs
de louis d'or à celui qui pourrait
trouver pourquoi une fontaine ne
donnait plus de vin, plus même d'eau.

Il répondit: — Je vous le dirai
en revenant.

Il va plus loin; il arriva dans
une autre ville, où on lui dit qu'on
donnerait un âne tout chargé d'or à
celui qui pourrait trouver pourquoi
un arbre qui portait des pommes d'or
ne donnait plus de fruits.

²⁷³) Cf. note 293 ci-dessous (Pan. 423: *tot pair car et cornat.*) — ²⁷⁴)
Le *bŏnĕ* (Ajoie) et le *bŏrnĕ* (Vâdais) désigne la *fontaine*. Le mot se retrouve
dans tous nos patois romands. A Porrentruy, il y a encore la *Place des
Bennelats*.

ĕ yō rdyĕ: — ĭ vō l' dirĕ tχĕ ĭ rpĕsrĕ.

ĕ s'ān-ālĕ pŭ lwĕ; ĕl ĕrĭvĕ vā ĕn-
arvĭar. lō pĕsŭ yĭ dyĕ:

— tō mō n' pōrō p' dir s'ĕ fā k'
tōt mĕ vĭā ĭ pĕsōx lĕ djā k' vĕ ān-
āfĭā?

— ĭ tō l' dirĕ ā rvāñĕ, dyĕt-ĕ.

8. ĕl-ĕrĭvĕ ā lĕ pŭatx d' l'āĭā. lō
dyĕl n'ĕtĕ p' lĭ; ĕ n'y ĕvĕ rā k' lĕ
dyĕlās kō dĕvĕ ĕtr ĕn bwĕn djnāt;
pōxkō tχĕ ĕ y ĕē dĭ sō k'ĕ vlĕ, ĕl
yĭ dyĕ:

— s'ā bĕkō dmĕdĕ; mĕ tō m'
pyĕ, ĭ t' vō ēdĭā.

ĕl lō txĕdj ā frēmĭ ĕ pōē lō kwātĕ
dō sĕ krĭnōlĭn.

9. lō dyĕl rvāñĕ dĕxpĭtĕ²⁷⁵), ĕr-
nōdĕ²⁷⁶), ĕrnĭflĕ:

— ĕ y'ĕ ātχō dō nō pĕ xĭ!

— vĕ pĭā ā yĕ, k'ĕl yĭ dyĕ.

ĕl ālĕ, s' bōtĕ ĕ rōxĭā ākō prŭ vĭt.

tō d'ĭ kō ĕl fzĕ mĭn d' tχĕrĭ sĕ
pŭyō: yĭ tĭr ĭ pwa; ĕ rĕsātĕ:

— k'ās-tō m' fĕ?

— ĭ t' prā tĕ pŭyō, tō vwā; mĕ
ĭ vōrō bĭ sĕvwā pōkwā sĭ bōnĕ n'
bĕyō pŭ nĭ vĭ nĭ āv.

lō dyĕl s'bōtĕ ĕ rĭr;

— s'ĕ tχŭĭ lō krĕpā k'ā dĕ lō
tχŭō, ĕl ĕrbĕyōrĕ dĭ vĭ.

ĕ s' rādrēmĕxĕ; lĕ vĕyō ĕrĭrĕ ĭ
pwā. lō dyĕl rĕlĕ ĭ kō k' lĕ fnĕtr
grŭlĕn.

— vwā-tō, ĭ t' prā tĕ pŭyō; mĕ
k'ās-tō krĕ vō ĭ pāmĭā kō n' pŭatx
pŭ d' pām d'ūā?

Il leur redit: — Je vous le dirai
quand je repasserai.

Il s'en alla plus loin; il arriva
vers une rivière. Le passeur lui dit:

— Tu ne me pourrais pas dire
s'il faut que toute ma vie je passe
les gens qui vont en enfer?

— Je te le dirai en revenant, dit-il.

8. Il arriva à la porte de l'enfer.
Le diable n'était pas là; il n'y avait
rien que la diablesse qui devait être
une bonne sorcière; parce que quand
il lui eut dit ce qu'il voulait, elle
lui dit:

— C'est beaucoup demander, mais
tu me plais, je te veux aider.

Elle le changea en fourmi et puis
le cacha sous sa crinoline.

9. Le diable revint, grondant, ju-
rant, reniflant:

— Il y a quelque chose de nou-
veau par ici!

— Va seulement au lit, qu'elle
lui dit.

Il alla, se mit à ronfler encore
assez vite.

Tout d'un coup, elle fit mine de
chercher ses poux: (elle) lui tire un
cheveu; il ressauta:

— Qu'est-ce (que) tu me fais?

— Je te prends tes poux, tu vois;
mais je voudrais bien savoir pour-
quoi cette fontaine ne donne plus ni
vin ni eau.

Le diable se mit à rire et dit:

— S'ils tuaient le crapaud qui
est dans le tuyau, elle redonnerait
du vin.

Il se rendormit; la vieille retira
un cheveu. Le diable cria un coup
que les fenêtres tremblèrent.

— Vois-tu, je te prends tes poux:
mais qu'est-ce que tu crois avec ce
pommier qui ne porte plus de pom-
mes d'or?

²⁷⁵) Le verbe *dĕxpĭtĕ* = *tempêter, crier, gronder*. — ²⁷⁶) Quant à *ĕrnōdĕ*, il signifie aussi *jur*, *grogn*, *pester à haute voix avec force jurons*.

lõ dyēl dyē ã ryē:

— kə n' tχũāt-ē lē rēt k' mēdj lē rēsēn! ẽ pœ mitnē sī kō lēx mō trākīl.

10. ẽn būsē²⁷⁷) ẽprē, ẽl yī tīrē lō trājīom pwā. sī kō sī, ẽ yī fõtē ī kō d' pwē.

mē sē kōlēr fœ vīt ũtr; lē dyēlās lō rēmyālē²⁷⁸) xə bī k'ēl yī dmēdē sə lō pēsũ dēvē tōt sē vīə dmōrē xũ l'āv sē djmē ẽtr rāpyēsīə.

— ẽ, lē bēt! ẽ n'ẽ k'ẽ bēyīə sē rēm ā prēmīə k' vørē pō lō pēsē!

lē ptēt frāmī k'ēvē tō ȳyī, s'mōtrē. tōt ā mētī, lē dyēlās yī bēyē lē trā pwā ẽ pœ yī dyē:

— t'ẽ bī ȳyī lē rēpōs? ẽ pœ yī rbēyē lē fidyūr k'ēl ẽvē ẽ yī swētē txēs.

11. ẽ pœ ẽ s'ā rvəñē. tχē ẽ fœ prē dī pēsũ, ẽ yī dyē:

— lō prēmīə kə vørē, tə yī bēyərē tē rēm ā lē mē, ẽ pœ tə t' sāvərē fō d' lē.

ā sē d' lē vėl k' ẽtādī sō rtō pō l'ēbr, ẽ dyē:

— tχũt lē rēt k' mēdj lē rēsēn ẽ pœ vōt pāmīə vœ rbēyīə dē pām d'ūə.

ẽ fœn x' kōtā k'ẽ yī bēyēn sōn-ēn txērdjīə d'ūə.

āfī ā sē d' lē vėl dī bōnē tērī ẽ dyē:

— tχũt lō krēpā k'ā dē lō tχũō, ẽ pœ vō vlē rēvwā tō kōtā dī vī.

ẽ yī bēyēn ẽxbī dū sē d' lōyə d'ūə, ẽ pœ ẽl ālē tō djōyō vā l' txētē, ẽ pœ ẽl ẽrīvē vā sē fān.

Le diable dit en riant:

— Que ne tuent-ils la souris qui mange la racine! Et puis maintenant, cette fois, laisse-moi tranquille.

10. Un moment après, elle lui tira le troisième cheveu. Cette fois-ci, il lui f... icha un coup de poing.

Mais sa colère fut vite (outré) passée; la diablesse l'adoucit si bien qu'elle lui demanda si le passeur devait toute sa vie rester sur l'eau sans jamais être remplacé.

— Hé, la bête! il n'a qu'à donner sa rame au premier qui viendra pour le passer!

La petite fourmi qui avait tout entendu, se montra. Tout au matin, la diablesse lui donna les trois cheveux et puis lui dit:

— Tu as bien entendu les réponses? Et puis lui redonna la figure qu'il avait et lui souhaita chance.

11. Et puis il s'en revint. Quand il fut près du passeur il lui dit:

— Le premier qui viendra, tu lui donneras ta rame à la main, et puis tu te sauveras loin de là.

A ceux de la ville qui attendaient son retour pour l'arbre, il dit:

— Tuez la souris qui mange la racine et puis votre pommier veut vous redonner des pommes d'or.

Ils furent si contents qu'ils lui donnèrent son âne chargé d'or.

Enfin à ceux de la ville de la fontaine tarie il dit:

— Tuez le crapaud qui est dans le tuyau, et puis vous voulez ravoit tout de suite du vin.

Ils lui donnèrent aussi deux sacs de louis d'or, et puis il alla tout joyeux vers le château, et puis il arriva vers sa femme.

²⁷⁷) C'est l'expression habituelle: ẽn būsē (*pulsata*) ẽprē = un moment après; *pulsare* = būsē, et *pulsone* = būsō = coup, bourrade, choc. (Cf. XXI. 4).

— ²⁷⁸) Littéralement: *ramieller* (*mel* = *mīə*) = adoucir, apaiser en flattant. *Guélat* a les deux formes: ẽmīālē et ẽmyālē = adoucir, amadouer. *Biérix* n'a que ẽmyālē = amadouer, flatter. (Cf. ci-dessous XXIII, 2).

12. ę bęyę ā rwă lę tră pwă d'ūā, sŏ k' rędjŏyęxę tŏ pyē lŏ rwă, kə yĭ dyę: « mŏ djĭdre! » pŭ d' dĭx kŏ ă lę mnŭt.

lŏ lădmē, lŏ rwă k' n'ētē djmē kŏtă ę k' n'ān-ęvę djmē prŭ, yĭ dmēdę lęvŭ ęl-ęvę tŏ trŏvę sę tręzŏp.

— d' l'ātr să d'ęn ęrvĭar lęvŭ vŏ pŏt ălę ā pār tē k' vŏ vŏrę. vŏ dmēdärę ā pēsŭ d' vŏ pēsę l'āv, ę pŏ vŏ răpyātrę vŏ sę.

kŏm dĭ, kŏm fę.

lŏ pēsŭ yĭ bęyę sę ręm, sātę xŭ l' bŏr, ę dādŏ lŏ rwă pēs ăkŏ, pĭskə nyŭ nə y'ę ăkŏ rəprĭ lę ręm.

12. Il donna au roi les trois cheveux d'or du diable, l'âne chargé d'or, ce qui réjouit (tout plein) fort le roi qui lui dit: « Mon gendre! » plus de dix (coups) fois à la minute.

Le lendemain, le roi qui n'était jamais content et qui n'en avait jamais assez, lui demanda (là) où il avait tout trouvé ces trésors.

— De l'autre côté d'une rivière, où vous pouvez aller en prendre tant que vous voudrez. Vous demanderez au passeur de vous passer l'eau et puis vous remplirez vos sacs.

Comme dit, comme fait.

Le passeur lui donna sa rame, sauta sur le bord, et dès lors le roi passe encore, puisque personne ne lui a encore repris la rame.

(M^{me} Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XXI. lŏ fŏl dĭ tŏ vęyə mŭnĭə d' myękŏ.

1. s'ētę ę y' ę bĭ lŏtă, pĭskə lę fān ălĭ ăkŏ kăzĭ tŏ ā sębę lŏ sęmdĭ, ętxvālę xŭ yŏz-ękŭvăt²⁷⁹).

ă sĭ tă ę y' ęvę ę myękŏ ĩ mŭnĭə kə rbęyę xŭrmă pŭ d' krŏxŏ²⁸⁰) kə d' fęręn.

lę djă vŭnęn sŏ d'ętrę trŏ rętrępę ă sŏ mlĭ, vŭ k' s' ętę djă dęz-ănę d' txĭŏtxă²⁸¹.

nyŭ n' yĭ ălę pŭ ā mlĭ.

ę n' sŏtxę²⁸²) ră fęr d'ātr kə d' s'ă ălę.

2. lę fān kə pŏyĭ djă fęr tŏt sŭətx

La fôle du tout vieux meunier^{a)} de Miécourt.

(Patois de Miécourt.)

C'était il y a bien longtemps, puisque les femmes allaient encore presque toutes au sabbat le samedi, à cheval sur leurs petits balais.

En ce temps il y avait à Miécourt un meunier qui redonnait sûrement plus de son que de farine.

Les gens devinrent fatigués d'être trop (r)attrapés dans son moulin, vu que c'était déjà des années de dizette.

Personne n'y alla plus au moulin.

Il ne sut rien faire d'autre que de s'en aller.

2. Les femmes qui pouvaient déjà

a) Cf. GRIMM Nr. 27: Die Bremer Stadtmusikanten; J. BOLTE und G. POLIVKA, Anmerkungen zu den Kinder- und Hausmärchen 1, 237 ff.

²⁷⁹) Le mot ordinaire est *ękŭv* (*scopaceu*); nous avons ici le diminutif: *ękŭvăt* (Cf. ci-dessous, § 6). — ²⁸⁰) Le *krŏxŏ* (Allem. suisse *Krüs*) désigne le son, le résidu de la mouture du grain. — ²⁸¹) Le *txĭŏtxă* (assimilation de *txĭə tă*, le cher temps) = la famine, la dizette. — ²⁸²) Cette forme du passé défini *sŏtxę* est inusitée. On dit d'habitude: *ĭ sĕ, nŏ sĕn, vŏ sĕt, ę sĕn*.

d'êfêr driā lō dō d'yōz-ān, s'ātādēn pō yī bēyīā dē *souvenirs*.

lē mērās yī bēyē ī būā, lē rsəvūz īn-ēn; ēn-ātr ī txī, ēn-ātr ī txē, ēn-ātr ī pū, ēn-ātr ēn bōr. lō vwālī k' s'ān-ālē kōtr kōtxāvō.

3.²⁸³) ā lē nō ē s' trōvē ā mwātā d'ī bō. ē vwāyē ēn mājō k' ētē bī xūr ēbītē. lē txēdēl ā l'wāl²⁸⁴) brōlē xū lē tāl; ē y' ēvē dī fūā, pisk'ē vwāyē lē finīer.

ēl ālē kōtr, mē kōm ē n' vwāyē nyū, ē s' mūzē tō kōtā k' s'ētē dē *voleurs*, lē mētr d' lē mājō.

ē bōtē sō būē ā l'ētāl, sōn-ēn ā lē grēdj, sō txī dō l'ētχūā²⁸⁵), sō txē dō l'ētr, sō pū ēmō lō tχūē²⁸⁶), sē bōr dē ī tχūvē d'av k' ētē dvē lē pūatx, ē pōē ē s' kūtχē.

4. ē s'ādromē x' bī k'ē n'ōyē p' lē *voleurs* kə, xū l'ūr d' lē mīānō, tχūdēn rātrē ē l'ōtā.

ēl ētī sēt ē pōē lō kăpītēn.

tχē ē vwāyēn k' kēkū dēvē ētr ātrē dē yōt mājō:

— vē vūer sō k'ē y'ē txīā nō, dyē ū ān-īn-ātr, ē pōē ē s' būsī²⁸⁷) l'ū l'ātr.

5. s' fōē lō kăpītēn k' dōxē ātrē. ē tχūdē ālē pār ī txērbōnā²⁸⁸) pō āfūā sē pīpē: lō txē lō grīpē²⁸⁹) ā lē fīdyūr.

faire toute sorte d'affaires derrière le dos de leurs maris, s'entendirent pour lui donner des souvenirs.

La maïresse lui donna un bœuf, la receveuse un âne; une autre un chien, une autre un chat, une autre un coq, une autre un canard. Le voici qui s'en alla contre Courchavon.

3. A la nuit, il se trouva au milieu d'un bois. Il vit une maison qui était, bien sûr, habitée. La (chandelle à l'huile) lampe brûlait sur la table; il y avait du feu, puisqu'il voyait la fumée.

Il alla contre, mais comme il ne vit personne, il (se) pensa tout de suite que c'était des voleurs, les maîtres de la maison.

Il mit son bœuf à l'écurie, son âne à la grange, son chien sous le devant-huis, son chat sous l'âtre, son coq en haut la cheminée, son canard dans un caveau d'eau qui était devant la porte, et puis il se coucha.

4. Il s'endormit si bien qu'il n'entendit pas les voleurs qui, sur l'heure de la minuit, pensèrent rentrer à la maison :

Ils étaient sept et puis le capitaine.

Quand ils virent que quelqu'un devait être entré :

— Va voir ce qu'il y a chez nous, dit un à un autre, et puis ils se poussaient l'un l'autre.

5. Ce fut le capitaine qui dut entrer. Il crut aller prendre une braise pour allumer sa pipée: le chat le griffa à la figure.

²⁸³) Ce récit reproduit dès ce moment la *Fôle du Vieux Cheval* (X, 5 à 7).

— ²⁸⁴) Remarquer cette vieille expression si originale: *la chandelle à l'huile* = la lampe. — ²⁸⁵) *L'ētχūā* ou *l'ōtχūā* est le mot ajoulot pour désigner le *devant-huis*; le Vâdais dit: *l'dvē-l'ō*. (*Arch. III*, p. 4, note 5). — ²⁸⁶) Le *tχūē* ou *tūē* désigne la *cheminée* (Cf. le vieux frç. *tuel*.) — ²⁸⁷) Cf. note 277 ci-dessus. — ²⁸⁸) Cf. *Fôle II*, note 16, ci-dessus. — ²⁸⁹) Le verbe *grīpē* ou *grēpē* = *griffer*; le subst. = *lē grīp* ou *lē grēp*. Pour le chat on dit plutôt: *lēz-ōyāt dī txē* (*ongle + dim.*).

ĕ rāvŵētĕ ĕmō lō tχūĕ: lō pŭ yĭ
tχyĕ xŭ ĩn-ĕyø.

ĕ s'āfŭĕ ā l'ĕtāl, lĕvŭ lō būā lō
bōkĕ ĕ pœ lō tŭlĕ ā lĕ grĕdj, lĕvŭ
l'ĕn lō rūĕ dō rvĭ dō rvĕ.

ā pēsē dō l'ĕtχŭā, lō tχĭ lō mōrjĕ
ĕ yĭ dĕxĭrĕ tō sĕ tχŭlāt.

ĕ s' tχŭdĕ vnĭ lĕvĕ dĕ lō tχŭvĕ:
lĕ bōr ĕxĕpĕ²⁹⁰) ĭ kō ĕvō sĕz-āl.

6. ĕ s' sāvĕ ĕ pœ ālĕ đĭr ĕz-ātr:

— ālĕ yĭ ā sĭ sĕbĕ! y'ĕ tχŭdĭø
pār ĭ tχĕrbōnā: ĕ y' ān-ĕ ũ k' m'ĕ
fōtŭ dĕ kō d' tĭr-brĕz.

y'ĕ rāvŵētĭø ĕmō lō tχŭĕ: ĕ y'
ān-ĕ ũ k' m'ĕ fōtŭ ĕn pārĕ d' mōtχĭø
xŭ ĩn-ĕyø.

ā l'ĕtāl ĩn-ātr ĕ ĕkmāsĭø d' mō
rvōdr.

ā lĕ grĕdj ĕ y' ān-ĕ ĩn-ātr kō m'
fōtĕ dĕ kō d' mĕdj d'ĕkŭv.

dō l'ĕtχŭā, ĩn-ātr m'ĕ tō dĕvŭarĕ.

y'ĕ tχŭdĭø m' lĕvĕ dĕ lō tχŭvĕ
d'āv: ĕ y' ĕvĕ ĕn dōb k' ĕbrāyĕ²⁹¹)
pĕ ddĕ; ĕl m'ĕ tō mōyĭø... ālĕ yĭ
vŭar; mwā ĭ n'yĭ vĕ pŭ!

7. ĕ s'ān-ālĕn tō lĕ rōt dĕ ĩn-ātr
bō pō yĭ dmōrĕ.

7. ĕ pœ vwālĭ kmā lō mŭnĭø d'
mŷĕkō fœ mĕtr dĕ lĕ mājō dĕ voleurs,
pō lĕ pŭ grōs djōø dĕ fān đĭ sĕbĕ.

Il regarda en haut la cheminée:
le coq lui chia sur un œil.

Il s'encourut à l'étable, (là) où le
bœuf le cossa et puis le lança (en)
dans la grange, où l'âne le rua *de
revient de reva*.

En passant sous le devant-huis,
le chien le mordit et lui déchira toutes
ces culottes.

Il se crut venir laver dans le cu-
veau: le canard éclaboussa un coup
avec ces ailes.

6. Il se sauva et puis il alla dire
aux autres:

— Allez-y en ce sabbat! J'ai
pensé prendre une braise: il y en a
un qui m'a foutu des coups de tire-
braise.

J'ai regardé en haut la cheminée:
il y en a un qui m'a foutu une pel-
letée de mortier sur un œil.

A l'écurie, un autre a commencé
de me rouler.

Dans la grange, il y en a un autre
qui me f... icha des coups de manche
à balai.

Sous le devant-huis, un autre m'a
tout dévoré.

J'ai cru me laver dans le cu-
veau d'eau: il y avait une folle qui
faisait la lessive par dedans; elle m'a
tout mouillé... Allez-y voir; moi je
n'y vais plus!

7. Ils s'en allèrent toute la troupe
dans un autre bois pour y demeurer.

Et puis voilà comment le meunier
de Miécourt fut maître dans la maison
des voleurs, pour la plus grande joie
des femmes du sabbat.

²⁹⁰) Cf. ci-dessus note 61. — ²⁹¹) Le mot *ĕbrāyĭø* ou *ĕbrwāyĭø* = *laver*
(en frottant vigoureusement) *le linge qu'on a d'abord « coulé » à la lessive*.
Après cela, le linge est *ĕtxĕpĕ* à la rivière, *rincé à grande eau et battu sur
la planche appelée ĕtxĕpŭr*. (Cf. ci-dessous XXII, 5, note 300). Voici donc
les opérations de la lessive: d'abord on *ātχŭv lĕ būø* = *on encuve la lessive*;
puis le linge est *kŭlĕ* = *coulé*, puis *ĕbrāyĭø*, enfin *ĕtxĕpĕ*.

ã dĩ mēm k' tỗ sē djnāt x ăĩ tỗ
lệ sēmđĩ fēr yō bỗnã txiã lỗ ptễ
mũniã

On dit même que toutes ces sor-
cières allaient tous les samedis faire
leurs beignets chez le petit meunier

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XXII. fōl dē trā fluz²⁹², ơ bĩ
d' lẹ txēs.

Fôle des trois fileuses, ou bien
de la chance.

(Patois de Miécourt.)

1. s'ētē dē lō tã lẹvũ lẹ rēn fēzĩ
yō mēnēdjø ặ flĩ lỗ rēst dĩ tã ā kār²⁹³)
dø l'q̄tr.

ặ y' ăn-ặvặ ặn k'ētē, kỗm lỗ dyề
mặ mĩmĩ, ỉ pō părăjũz. ặl flặ bĩ lặ
kỗrã²⁹⁴); mặ lặz-ặtặp, sỗlĩ n' yĩ ălặ
p' dĩ tỗ. ặl lặ fzặ ặ rặđũr pặ sặ sặ-
văt dặ ỉ grộ dyoniã lặvũ lỗ rwã n'ălặ
djmặ. ặ lặ mũã dĩ rwã, lỗ dyoniã
ặtặ tỗ pyế.

2. ỉ bặ djộ ặl dyề ă sỗ bũab k'
ặtặ dặ l'ặdjø dặ s' mặryặ: « sặ-tặ bĩ?
lặ djũn bặxăt kộ fặlrặ tỗ sặz-ặtặp
srặ tặ făn, pộ ặtr ă mwặ bĩ xũr k'
t'ặx ặn bwặn făn d' mặnēdjø, ặn
bwặn ộvriãr. » ặ fặ bĩ kỗtã.

3. ặ y' ặvặ ặn vặv²⁹⁵) k' ặvặ dặ
bặxăt: ặn k' n'ặtặ p' bặl, mặ bwặn
ộvriãr, kộ n' sặ yộvặ p' fộ d' sặ flăt,
dĩ tã k' l'ătr ặtặ ặn bặl bặxăt, mặ
brãmã părăjũz ặ pặ kũryộz; ặl nộ
sặvặ dĩrĩã ă lặ flăt ỉ ptặ kār d'ũr sặ
rítặ ă lặ fnặtr pộ vặr sộ kộ s' pặsặ
txũ lặ txmĩ.

1. C'était dans les temps où les
reines faisaient leurs ménages et fi-
laient le reste du temps au coin de l'âtre.

Il y en avait une qui était, comme
le disait ma grand'mère, un peu pares-
seuse. Elle filait bien (les) la filasse;
mais les étoupes, cela ne lui allait pas
du tout. Elle les faisait (à réduire) ser-
rer par ses servantes dans un grand
grenier où le roi n'allait jamais. A la
mort du roi, le grenier était tout plein.

2. Un beau jour, elle dit à son
fils qui était dans l'âge de se marier:
« Sais-tu bien? La jeune fille qui
filera toutes ces étoupes sera ta femme,
pour être au moins sûr que tu aies
une bonne femme de ménage, une
bonne ouvrière. » Il fut bien content.

3. Il y avait une veuve qui avait
deux filles: une qui n'était pas belle,
mais bonne ouvrière, qui ne se levait
pas (loin) de son rouet, (du temps
que) pendant que l'autre était une
belle fille, mais très paresseuse et
puis curieuse; elle ne savait (durer)
rester au rouet un petit quart d'heure
sans courir à la fenêtre pour voir ce
qui se passait sur les chemins.

²⁹²) Cf. le Conte de GRIMM Nr. 14: *Die drei Spinnerinnen*; J. BOLTE u. G. POLIVKA 1, 109 ff. — ²⁹³) Ce mot *kār*, que j'ai déjà relevé *Arch. IX*, p. 20, note 142 (*Paniers*) est encore employé de nos jours: *ĩ kār* ou *ĩ kārã* et désigne un *coin*, un *angle*, un *réduit*. — ²⁹⁴) Le mot *lặ kỗrã* désigne la filasse de première qualité, qu'on a soigneusement débarrassée des étoupes. La *twāl d' kỗrã* était renommée dans le temps. — ²⁹⁵) La *vặv* (*vidua*) = la *veuve*; pour le *veuf*, le patois dit *ĩ vặvrặ*. Je ne sais à quoi rattacher cette forme.

ël dyë ã sę mēr k'ël sә vlę äľę smōdr²⁹⁶) ã ľę rēn pō flę sęz-ętōp.

ľę mēr dyë ã l'ātr: « vę ęxbĩ; tә srō bĩ mwāyūә k' tę sęer kә n' tĩ p' ã sę flāt. »

4. ę pętxęn ā pwę dĩ djō. ľę mēr yō swętę bwęn txęs.

ľę rēn prәňę ľę pũ bęľ; ęľ yĩ pyęję mөә k' l'ātr.

ęľ ľę mnę đę lә dyәniә ľęvũ ę y' ęvę ĩ mōsę đә flāt ľęvũ ęľ pōyę txwāzĩ stę k' yĩ ādrę ľō mөә.

ā bū dĩ djō, ęľ nә flę dyęr; ľō düziәm nō pũ; ľō trājiәm, ęľ sә bōtę ę pũәrę, ę pөә ęľ đęxādę²⁹⁷) ān-ęn fnętr pō vüә d' kę sã ętę l'ōtā: ęľ djābyę²⁹⁸) d' sә sāvę.

5. tō dĩ kō, ęľ vwāyę vnĩ trā fān k' yĩ fzĩ đę sĩn dā lwę. ęľ yĩ dmөđęn sō k' ęľ pũәrę; ęľ yō dyę.

ęn d' sę fān ęvę dĩ rüdjә pwă, ę pөә ęn ľęvr pũ grōs k'ęn ęľ²⁹⁹) đә tōtxę, k' yĩ pādę txũ l' mөtō.

l'ātr ętę blōđāt, ęvō ĩ pũәs xĩ ľәrdjә k'ęn pāl đә fwę.

l'ātr ętę nwārāt, ęvō ĩ pīә xĩ grō k'ĩ đō d'ętxępūr³⁰⁰)

6. ęľ ľę trōvę pөet; ę yĩ fzĩ kāzĩ ę pāvũ. mę tχę ę yĩ ęn dĩ k' ęľ ętĩ đę flüz, ęľ ľę fzę ę ātrę, ľę mnę ā

Elle dit à sa mère qu'elle se voulait aller offrir à la reine pour filer ses étoupes.

La mère dit à l'autre: « Va aussi; tu serais bien meilleure que ta sœur, qui ne tient pas à son rouet. »

4. Elles partirent au point du jour. La mère leur souhaita bonne chance.

La reine prit là plus belle; elle lui plaisait mieux que l'autre.

Elle la mena dans le grenier où il y avait un monceau de rouets où elle pouvait choisir celui qui lui irait le mieux.

Au bout du jour, elle ne fila guère; le deuxième non plus; le troisième elle se mit à pleurer, et puis elle descendit à une fenêtre pour voir de quel côté était [la] sa maison: elle projetait de se sauver.

5. Tout d'un coup elle vit venir trois femmes qui lui faisaient des signes de loin. Elles lui demandèrent ce qu'elle pleurait; elle (le) leur dit.

Une de ces femmes avait les cheveux rouges, et puis une lèvre plus grosse qu'un rebord de gâteau, qui lui pendait sur le menton.

L'autre était blonde(tte), avec un pouce si large qu'une pelle de four.

L'autre était noire(tte), avec un pied plus large qu'un dos de planche à battre le linge.

6. Elle les trouvait vilaines; elles lui faisaient presque peur; mais quand elles lui eurent dit qu'elles étaient

²⁹⁶) Le verbe *smōdr* (*submonere*), (part. passé: *smōjũ*), n'a pas le sens du vx. frç. *semondre*, mais signifie: *offrir*. — ²⁹⁷) Elle *descendit* à une fenêtre d'un étage inférieur, le grenier n'ayant que des *tāglō* = *des lucarnes* auxquelles elle ne pouvait atteindre. — ²⁹⁸) *djābyę* = *décider, projeter, délibérer*. *Pan.* 229 l'emploie dans le sens d'*inventer*. (Cf. *Arch.* VI, N° 130, p. 19, note 1). — ²⁹⁹) Le mot *ęľ*, s. f. = litt. *ourle*, un *ourlet*; ici le *bord* extérieur du gâteau, qui est replié comme un ourlet; ce que le Vaudois appelle le *revon*. — ³⁰⁰) *L'ętxępūr* = la planche, le banc sur lequel on rince et on bat le linge, et sur lequel on le met ensuite épurer.

dyənīə, lëvũ ęl ękmāsęn ę dōyīə³⁰¹)
ā tręvęyə.

ā bū d' ęt djö, tő lęz-ętöp fęc
flę ān-ī pũ bę flę k'ān-ęcx pöyũ vüər.

7. ęl ęvę ī pō pāvũ pö lę vüər
pętxī pöx k'ęl n'ęvę rā pö lę pęyīə;
mę ę yī dyęn k'ęl n'ęvę p' fāt d' yō
rā bęyīə pö yöt pwęn, k'ęl nā dęvę
p' rębyę d' lęz ęvitę ā sę nās, s'ęl
nā vlę p' pīadr sę txęs.

ęl yō prömęxę bī, ę pęc ę pęc-
txęc fō.

8. ęl älę lő lādmę vā lę ręc pö
yī dir k' lęz-ętöp ęfī flę. lę ręc nā
lő vөлę p' kręr. ęl tχüđę k'ęl ęcx
fāyũ ā mwę vęt-ā pö flę tő sęz-ętöp

stę k' fęc ębābī, s' fęc lę.

mę tő d' męm, ęl yī dyę k' lę
nās sā frī ā pũ tő.

ęl lę mnę vā sō būəb, k' fęc
bīnęyərũ d' lę vüər xī bęl, ę pęc k'
n'ā rvānę p' dī bę flę k'ęl fəzę.

9. tχę s' fęc ęrivę k'ę vlī fęr lę
nās, lę djūən bęxāt dmędę ā djūən
rwā d'ęvitę trā tχüzęn k'ęl ęvę.

ę fęc bī d'ękūə.

ęđō pö l'djö dę nās, ęl ęrivęn lę
trā dę dę bęl kāręc tő ryũę d'ūə, ę
pęc bī vęti, bī txāsīə.

mę tχę lő djūən rwā lę vwāyę,
ę dyę ā sę djūən fān: « x' mōn-ām,
tę pęrāt n' sō p' bęl! ę pęc k'ās ę

des fileuses, elle les fit (à) entrer,
les mena au grenier où elles commen-
cèrent à abattre du travail.

Au bout de huit jours, toutes les
étoupes furent filées en (un) le plus
beau fil qu'on eût pu voir.

7. Elle avait un peu peur pour
les voir partir, parce qu'elle n'avait
rien pour les payer; mais elles lui
dirent qu'elle n'avait pas besoin de
leur rien donner pour leur peine,
qu'elle ne devait pas oublier de les
inviter à ses noces, si elle ne voulait
pas perdre sa chance.

Elle [le] leur promit bien, et puis
elles partirent loin.

8. Elle alla le lendemain vers la
reine pour lui dire que les étoupes
étaient filées. La reine ne le voulut
pas croire. Elle pensait qu'il eût fallu
au moins vingt ans pour filer toutes
ces étoupes.

Celle qui fut étonnée, ce fut
elle.

Mais tout de même, elle lui dit
que les noces se feraient au plus
tôt.

Elle la mena vers son fils qui fut
bien heureux de la voir si belle, et
puis qui n'en revenait pas du beau
fil qu'elle faisait.

9. Quand ce fut arrivé qu'ils vou-
laient faire les noces, la jeune fille
demanda au jeune roi d'inviter trois
cousines qu'elle avait.

Il fut bien d'accord.

Donc le jour des noces, elles arri-
vèrent les trois dans de beaux car-
rosses tout brillants d'or, et puis bien
vêtues, bien chaussées.

Mais quand le jeune roi les vit,
il dit à la jeune femme: « Sur mon
âme, tes parentes ne sont pas belles!

³⁰¹) Le mot *dōyīə* = *battre, frapper*. Cf. *Pan. Ms. A.* vers 430: ę vř
dōyə stā dęm. — Ici *dōyīə ā tręvęyə* = litt.: *battre au travail*, c. à d. *abattre
de la besogne*.

dir k'ě sě lę trā xī mā gūnē? ³⁰²⁾

— dmēdā-yō, dyę lę djūn fān.

ę yō dmēdę.

10. stę k'ěvę lę grōs lęvr yī dyę
k' s'ętę tē k'ěl ęvę mōyīā lę flę ā flę.

stę k'ěvę lę lęrdjā pūās yī dyę
k' s'ętę tē k'ěl ęvę tōā ³⁰³⁾ lę flę ā flę.

stę k' ęvę ī pīā kōm ī dō d'ętxę-
pūār yī dyę k' s'ętę tē ęl ęvę fę ālę
lę rūā d' lę flāt ā flę.

tχē ēl-ęyę sōlī, ę vñę xī trębī k'ę
dęfādę ā sę djūn fān dā n' pū flę
djmę, pōx k'ěl ę pāvū k'ę vñęx dīx
pōt kmā sę trā tχūzēn; ę pōē s'ā
dā sōlī k' lę rēn n' flā pū.

mę mīmī k'ętę ā stō nās pō fęr
lę byā tōtxę ³⁰⁴⁾ s'ī ęmūzę bī.

tχē ę n'ęn pū fāt dā lę, ę lę bōtęn
txū lę pāl dī fwę, lę tūlęn djęk s'ī ę
myękō, lęvū ęl s'ā ędjōkī ³⁰⁵⁾.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

Et puis qu'est-ce à dire qu'elles sont
les trois si mal arrangées? »

— Demande-(le) leur, dit la jeune
femme.

Il [le] leur demanda.

10. Celle qui avait la grosse lèvre
lui dit que c'était tant qu'elle avait
mouillé le fil en filant.

Celle qui avait le large pouce lui
dit que c'était tant qu'elle avait tordu
le fil en filant.

Celle qui avait le pied comme un
dos de planche à battre le linge lui
dit que c'était tant elle avait fait aller
la roue du rouet en filant.

Quand il entendit cela, il [de]vint
si épouvanté qu'il défendit à la jeune
femme de ne plus filer jamais, parce
qu'il eut peur qu'elle [ne] [de]vint
(ain)si vilaine (comme) que ses trois
cousines; et puis c'est depuis cela
que les reines ne filent plus.

Ma grand'mère qui était à cette
noce pour faire les gâteaux de fête
s'y amusa bien.

Quand ils n'eurent plus besoin
d'elle, ils la mirent sur la pelle du
four, la lançèrent jusqu'ici à Miécourt
où elle s'est perchée.

³⁰²⁾ Un *gūnē* est un *jupon*; *ętr mā gūnē* signifie d'abord *être mal enjuponné, mal vêtu, mal attifé*; puis, comme ici, *mal arrangé physiquement, par suite de défauts corporels trop apparents*. Il ne peut évidemment pas s'agir de *vêtements*, puisqu'on vient de nous dire qu'elles sont « *bien vêtues, bien chaussées*. » — ³⁰³⁾ On a les deux formes du part. passé: *tōā* et *tōrjū*, de l'infinitif *tōādr* (Cf. *mōādr*, part. passé: *mōā* et *mōrjū*. *Arch. III*, p. 267, note 3).

³⁰⁴⁾ Les *byā tōtxę* ou *twętxę*, litt.: *les blancs gâteaux*, sont ceux qu'on fait de *fine fleur de farine* à l'occasion des fêtes. Les *tōtxę* sont en général recouverts de *fręyūr* = *œufs battus mêlés de crème*. Les gâteaux de St-Martin sont des *byā tōtxę* (*torca + ellu*). — ³⁰⁵⁾ Le verbe *s'ędjōkī* = *se percher comme les oiseaux, les poules*. Ex.: *nō djręn sō ędjōkī*; *l' pū s'ā ędjōkī xū s'ębr* (Cf. le patois vaudois: *être à dzō*, même sens.). — C'est ainsi qu'on terminait cette fôle quand on la racontait à une noce.

XXIII. lē vwāyēdjū dō ptēt rēs³⁰⁶).

1. ī bē djō lō pū txiā l' mēr ę pōē lē djārēn txiā l'χēvīā³⁰⁷) s'ān-ālēn drīā lō krā mēdjīā dē nūx.

txē ęl-ōēn bī mēdjīā, lē djārēn dyē ā pū: « y'ēmṛō bī m'ān-ālē ā kārōēs!

— ętā, dyē lō pū, ī m'ā vę ā fēr ęn ęvō nō krōtx³⁰⁸) dō nūx. »

txē ęl fē prāt, lē djārēn mōtē ddē ę pōē dyē ā pū d' fēr lō txvā.

— mwā, ętr lō txvā! mwā, lō pū dī mēr! tō rbōl!³⁰⁹) ā dē nyā! ī vōē bī ętr *cocher*, mē p' lō txvā!

2. vwāsī k' lē bōr dī mūnīā sō prōmnē pē lī, ę pōē ę s' mōkē d'yō.

mē lō pū l'ęmyālē tē k'ęl sō lēxę ābōrlē; ę pōē ęprē lō pū lē lāsę ā gālō.

txē ę fōēn ā lērdjā, ę trōvęn ęn ędyōyō ę pōē ęn ępīdyō k' yō dmēdēn ę mōtē.

lē djārēn dyē ā pū: « prā lē, s'ā dē xī mēgrā djā! »

3. vwāsī k' lē nō vñę, ę pōē ęprē k'ęl ęēn bī rītē, ęl ęrīvęn dē ī kābārę.

lō kābārtiā, k' ętē īn-ōrdyōyū, nō lē vlē p' kūtxiā.

lō pū y prōmēxę l'ūā d' lē djārēn, ę pōē lē bōr k' y ā frē ũ tō lē djō.

Les voyageurs de petite race.
(Patois de Miécourt.)

Un beau jour le coq chez le maire et puis la poule chez le sacristain s'en allèrent derrière le Crêt manger des noix.

Quand ils eurent bien mangé, la poule dit au coq: « J'aimerais bien m'en aller en carrosse!

— Attends, dit le coq, je m'en vais en faire un avec nos coquilles de noix. »

Quand il fut prêt, la poule monta dedans et puis dit au coq de faire le cheval:

— Moi, être le cheval! Moi, le coq du maire! Tu perds la tête! Ah! parbleu non! Je veux bien être cocher, mais pas le cheval!

2. Voici que le canard du meunier se promenait par là, et puis il se moqua d'eux.

Mais le coq le flatta tant qu'il se laissa atteler; et puis après le coq le lança au galop.

Quand ils furent au large, ils trouvèrent une aiguille et puis une épingle qui leur demandèrent à monter.

La poule dit au coq: « Prends-les, c'est des si maigres gens! »

3. Voici que la nuit vint, et puis après qu'ils eurent bien couru, ils arrivèrent dans un cabaret.

Le cabaretier, qui était un orgueilleux, ne les voulait pas coucher.

Le coq promit l'œuf de la poule, et puis le canard qui lui en ferait un tous les jours.

³⁰⁶) Cf. le Conte de GRIMM N° 10: *Das Lumpengesindel*; vgl. J. BOLTE u. G. POLIVKA 1, 75 ff. — ³⁰⁷) Le χēvīā (Aj.) ou xēvīā (Vd) est le *clavier* (*clavariu*), ou margailler. — ³⁰⁸) C'est le mot habituel pour les *coquilles de noix*. — ³⁰⁹) Littéralement: *tu reboules*. Le mot *rbōlē* signifie: *redresser les quilles*, « *requiller* »; mais je ne l'ai jamais encore rencontré dans le sens de « *perdre la tête* », quoiqu'on dise familièrement: *t' pīā lē bōl* = *tu perds la boule!*

ĕ lĕ fĕrĕ dĕ lĕ pāküz³¹⁰ ā lō d'
lĕ tχĕjĕn; mĕ lĕ bĕr vlĕ kŭtxiā dvĕ
l'ōtā, vā lĕ mājnat ā txī.

4. ā lĕ pwĕt dī djĕ, lĕ pŭ rĕvwāyĕ
lĕ djĕrĕn. ĕ mĕdjĕn l'ūā, ĕ pĕ txĕpĕn
lĕ krĕtx ā twĕnā.

ĕl āpitχĕn l'ĕpdīyā dĕ ī pānmĕ³¹¹),
ĕ pĕ l'ĕdyĕyā dĕ l'fĕtĕyā dī kābārtiā,
ĕ pĕ ĕ s' sāvĕn ĕvĕ lĕ bĕr k' lĕ
vwāyĕ pĕsĕ.

5. lĕ servāt s' yĕv pĕ fĕr lĕ dĕ-
djŭnō; ĕl nā sĕvĕ fĕr dā fŭā. lĕ mĕtr
vĕnĕ ā pĕsĕ; ĕ sĕrĕ sĕ mĕ txŭ sī
pānmĕ, ĕ pĕ ĕ s'ĕgrĕfīnĕ tĕ lĕ mĕ;
ĕ sĕnĕ kĕm ī būā.

ĕ s' lĕxĕ txwā txŭ sō fĕtĕyā, mĕ
ĕ s' ryĕvĕ ā pŭ vit: l'ĕdyĕyā s'ĕtĕ
pyĕtĕ ātrā pĕ k'ā sĕ fidyŭr.

ĕ dāvīzĕ³¹²) k' s'ĕtĕ lĕ pŭ k' ĕvĕ
djŭā sĕ tĕ lī, tχĕ lĕ sĕrvāt vĕnĕ y
dīr k' tĕ sĕ vwāyĕdjŭ dā ptĕt rĕs
ĕtī pĕtxī.

ĕ djŭrĕ dālī kō dā stā sŭātx lī, ĕ
n'ā vlĕ pŭ djmĕ pār pĕ lĕdjā.

Il les fourra dans la buanderie à
côté de la cuisine; mais le canard
voulut coucher devant la maison,
vers la maisonnette du chien.

4. A la pointe du jour, le coq
réveilla la poule. Ils mangèrent l'œuf,
et puis jetèrent les coquilles au four-
neau.

Ils plantèrent l'épingle dans un
essuie-main, et puis l'aiguille dans le
fauteuil du cabaretier et puis ils se
sauvèrent avec le canard qui les vit
passer.

5. La servante se lève pour faire
le déjeuner; elle ne savait faire de
feu. Le maître vint à passer; il serra
sa main sur cet essuie-main, et puis
il s'égratigna toute la main; il sai-
gnait comme un bœuf.

Il se laissa choir sur son fauteuil,
mais il se releva au plus vite: l'aiguille
s'était plantée autre part qu'à la figure.

Il devina que c'était le coq qui
avait joué ces tours-là, quand la ser-
vante vint lui dire que tous ces voya-
geurs de petite race étaient partis.

Il jura alors que de cette sorte-là,
il n'en voulait plus jamais prendre
pour loger.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt).

³¹⁰) La *pāküz* (All. *Backhaus*) est la *buanderie*, qui renfermait parfois aussi le *four*. Mais dans bien des maisons, le four se trouvait à la cuisine. — Dans le vieux temps, on mettait, à la *pāküz*, des planches sur lesquelles les poules allaient se percher en hiver, pour être au chaud. — ³¹¹) Comme dans les autres patois romands, l'*essuie-main* se dit: *pānmĕ*. Le verbe *pānĕ* (*pan-nare*) = *essayer, torcher*. — ³¹²) Le verbe *dāvīzĕ* signifie non pas *deviser, parler* (*djāzĕ*), mais *deviner*.